

Jean-Christophe Boccou

Mare Nostrum

L'épave roule au gré des vents sous un soleil à l'agonie.

La coque du chalutier n'en finit plus de se tordre et de geindre sous les coups de boutoir des vagues déchaînées. Elles assaillent la tôle, puis s'éloignent pour mieux revenir à la charge. Prédatrices liquides dont nous sommes les proies.

Je m'adosse au bastingage, le nez dans les rafales, dans cette étuve où l'air saturé d'embruns et de relents de gas-oil disperse aux quatre vents nos rêves de liberté.

Certains parviennent à somnoler, bercés par la cadence irrégulière du vieux diesel qui se meurt à fond de cale, d'autres gémissent en se tenant le ventre. Mais pour dégueuler quoi ? Dix jerrycans d'eau potable pour trois cent quatre-vingts personnes à bord. Voilà tout ce que les passeurs nous ont laissé.

Deux jours et une nuit depuis notre départ du port de Zouara, agglutinés sur le pont de cette poubelle flottante.

Et toujours cette odeur. Personne ne peut s'y faire. Remugles de sueur âcre et d'hydrocarbure répandu en flaques noirâtres sous nos pieds.

J'ai bien tenté de descendre à la cale, mais ils sont plus de deux cents là-dessous, asphyxiés par la chaleur suffocante et les pleurs des gamins. Un homme m'a dit que le tarif des passeurs était de huit cents euros pour voyager sur le pont, contre trois cents à fond de cale. Alors c'est en bas que s'entasse la majorité des réfugiés. Compressions de chairs résignées, ballottées par le ressac incessant des lames teigneuses de la Méditerranée. *Mare nostrum*. « *C'est du latin, ça veut dire notre mer* ». C'est l'instituteur qui nous a appris ça dans la salle de classe du village.

Notre mer.

Je rebrousse chemin vers l'arrière du bateau. J'écoute les hurlements du vent pendant que tous prient en silence pour que cette cathédrale de rouille nous amène à bon port. Des gamins se relaient à la barre. L'un d'eux tient dans ses mains un téléphone satellite. Le serre contre sa poitrine comme un trésor.

« Servez-vous de ça s'il y a un problème, les garde-côtes viendront vous chercher », leur ont gueulé les passeurs avant de remonter à bord de leur zodiac. « Et naviguez toujours tout droit ! »

« Oui, mais tout droit jusqu'où ? »

Les hommes se sont marrés avant de disparaître et de nous planter là, au milieu du néant.

Nous sommes seuls à présent. Mon cœur est fatigué, il tangué dans ma poitrine à chaque assaut des vagues.

Alors je ferme les yeux et je rentre chez moi.

*

Je n'allais plus à l'école depuis presque une semaine. Je restais là, assise sur le toit de chaume de la maison de mes parents. J'attendais le retour de Madame. Mon père n'aimait pas que je grimpe là-haut, mais c'était le seul moyen de surveiller l'accès au village. Quand je ne regardais pas la route, je passais mon temps les yeux rivés sur le magazine de mode que Madame m'avait offert quand elle était venue la première fois. Les pages étaient froissées de les avoir tournées et retournées pendant des heures. Je ne comprenais pas les mots, mais les photos, ça ! Il y avait cette femme sublime, sa peau était sombre comme la mienne. Elle flânait dans les ruelles d'une ville aux mille couleurs en promenant un chien comme je n'en avais jamais vu. *Levriero afgano*, c'était écrit sous la photo. La robe de l'animal était soyeuse, ses poils longs comme la chevelure de sa maîtresse.

Et puis il y avait cette autre fille. Elle posait en maillot de bain une coupe de champagne à la main, les pieds dans l'océan.

L'océan.

Je le rêvais depuis si longtemps. C'était pour bientôt. J'allais pouvoir plonger dans les vagues la tête la première, loin de la crasse et de la misère de ce village où j'étais née et où j'avais toujours vécu. C'était pour bientôt. J'allais partir pour Naples. Je serais coiffeuse dans un salon du quartier chic. J'allais devenir quelqu'un.

Madame me l'avait promis.

Un bruit de moteur m'a fait lever le nez en l'air. Une colonne de poussière s'élevait de la piste. De mon perchoir, je pouvais voir les gamins se précipiter dans le sillage d'une

voiture noire aux vitres teintées. Je suis descendue de l'échelle et j'ai foncé dans la chambre. Mon frère était là, assis en tailleur sur sa paillasse. Il hochait la tête en fronçant les sourcils. Non. Il n'irait pas dire bonjour à cette femme de la ville. Il ne l'aimait pas. C'était la deuxième fois que Madame nous rendait visite ce mois-ci, mais il n'avait jamais daigné la saluer. Il ne l'aimait pas, point final. Je lui ai retourné un haussement d'épaules. Elle était revenue pour moi, c'était tout ce qui comptait.

Le chauffeur s'est garé devant notre maison. Il a fait vrombir le moteur une dernière fois avant de couper le contact, puis il s'est extirpé de la voiture en observant les villageois d'un air méfiant. Il a ouvert la portière arrière, et Madame est sortie à son tour.

Tailleur strict, gris anthracite. Allure de femme d'affaires. Elle a lancé une œillade amusée aux enfants massés autour d'elle en fouillant dans son sac à main. Elle en a ressorti une pleine poignée de bonbons qu'elle a lancée vers le ciel. Les gamins se sont jetés sur les friandises en criant de joie.

J'ai écarté le rideau de perles qui séparait notre chambre du reste de la maison sans un regard pour mon frère. Je me fichais de ce qu'il pensait. Je ne voyais plus que Madame, sa démarche féline et élégante. Elle se dirigeait vers le porche en souriant à mes parents qui l'attendaient sur le seuil.

Mon père a baissé les yeux et l'a invitée à entrer, alors que ma mère esquissait une révérence maladroite.

Je me suis avancé vers Madame un grand sourire aux lèvres. Elle me l'a rendu. M'a ouvert ses bras. M'a serrée fort contre elle. J'aimais son parfum, ses vêtements. Tous ces bijoux qu'elle portait. Un jour, moi aussi, je deviendrais une Madame.

Ça aussi, elle me l'avait promis.

Ma mère s'est affairée quelques minutes dans le coin cuisine, puis elle a apporté un plateau et nous a servi le thé. Ses gestes étaient fébriles, un peu précipités. Madame l'a remerciée d'un battement de cils, puis elle a saisi l'anse de sa tasse entre le pouce et l'index en soufflant sur le breuvage encore trop chaud.

— C'est pour aujourd'hui, a-t-elle dit soudain, d'un ton presque solennel.

Ma mère a joint les mains au ciel, mon père a applaudi à tout rompre. Mon frère avait tout entendu depuis l'autre pièce, mais il est resté boudier dans son coin.

— Préparez quelques affaires pour votre fille, nous partons pour Agadez. Je lui ai réservé un hôtel pour ce soir, et demain matin, elle prendra un bus qui l’emmènera jusqu’au port de Zouara. Ensuite, l’Italie !

Le visage de mon père s’est assombri.

— Je suis désolé de vous demander ça, mais... Nous n’avons rien à payer pour cet hôtel, n’est-ce pas ?

Madame s’est fendue d’un rire un peu moqueur avant de se lever de son fauteuil et de poser une main sur l’épaule de mon père.

— Pas un sou ! Ni pour l’hôtel ni pour le reste. Votre fille me remboursera le voyage sur ses premiers salaires. Je suis là pour vous aider, vous vous souvenez ?

Mon père a bredouillé des excuses pendant que ma mère fourrait quelques vêtements dans un sac à dos.

— Je te donne le boubou que je portais le jour de mon mariage, m’a-t-elle dit en souriant. Je veux que ma fille soit la plus jolie Nigériane d’Italie !

— Votre fille est déjà une princesse, s’est exclamée Madame en tapant dans ses mains. Allons, il est l’heure de partir, nous avons encore de la route. La prochaine fois que vous verrez votre petite, c’est elle qui vous invitera dans son appartement de Naples.

J’ai serré ma mère dans mes bras et j’ai embrassé mon père, avant de m’asseoir à l’arrière de la voiture à côté de Madame. Je me suis retournée vers eux une dernière fois. Ils étaient là, sur le porche, serrés l’un contre l’autre, rapetissant à vue d’œil. Et puis il y avait mon frère. Il était monté sur le toit de la maison. Il nous observait, debout les bras croisés. Je pouvais sentir sa colère ourlée de tristesse, alors j’ai passé la tête par la vitre ouverte et j’ai hurlé dans le vent du soir.

« Je reviendrai te chercher ! »

*

Mais je ne suis jamais revenue.

Quelques semaines plus tard, mon corps n’était plus qu’un territoire assiégé. Souillé et profané plusieurs fois par jour au gré des caprices sordides de mes tortionnaires. « Pour attendrir la viande », m’avait dit l’un d’eux le premier soir en me pissant dessus. J’avais fermé les yeux sans dire un mot, comme à chacune de leurs visites dans ma cellule.

Répondre c'était mourir, alors autant survivre un peu.

Je n'avais plus revu Madame depuis qu'elle et son chauffeur m'avaient déposée chez un trafiquant à Agadez. Ce fameux hôtel où je devais passer la nuit. C'est là que, pour la première fois, un homme m'avait fait saigner du dedans.

Ce matin, il m'a réveillée à coups de pied, puis il m'a jetée dehors en me tirant par les cheveux. Nous avons traversé des quartiers silencieux, encore nimbés des premières brumes de l'aube, puis nous sommes arrivés en vue d'un parking où nous attendait un camion à plateau tournant au ralenti.

Le chauffeur m'a fait signe de grimper à l'arrière où se tassait une vingtaine de réfugiés. Un homme m'a tendu la main et m'a hissée sur la plateforme surchargée. Je l'ai remercié d'un coup de menton et je me suis accroupie dans un coin.

Le camion s'est ébroué un instant plus tard et nous avons quitté la ville. Au bout de quelques kilomètres à peine, le désert est apparu, pur et lumineux, nous ceinturant de toutes parts. J'ai dessiné de l'index la crête des montagnes par-delà l'horizon. Je repensais à mes parents. Devinai leurs soupirs apaisés de me savoir en route pour un destin meilleur. Priaï pour que jamais ils n'apprennent la vérité. Et puis mon petit frère. Je comprenais enfin qu'il avait vu derrière les ombres depuis longtemps déjà.

La nuit était tombée quand nous sommes arrivés dans une ferme isolée au milieu du désert. Des hommes en armes nous ont ordonné de descendre du plateau et nous ont fait nous aligner en rangs par deux. Nous avons traversé la cour, croisant les regards apeurés de dizaines de femmes et d'enfants assis dans la poussière. Je me suis demandé où étaient les hommes.

Une rafale de fusil mitrailleur a répondu à ma question. Ils étaient là, un peu plus loin, dans cette grange au toit de tôle vers laquelle nous nous dirigeons. Une poignée d'hommes, tous alignés devant un mur criblé d'impacts. Face à eux, un trafiquant brandissait un téléphone portable.

— Vous allez appeler vos familles et demander de l'argent ! Dix mille dollars par tête, sinon...

Un réfugié est sorti du rang en objectant, les mains jointes. Sa famille ne possédait rien, personne ne pourrait payer pour lui. Il est tombé à genoux devant l'homme au

téléphone en l'implorant de le laisser partir. Une balle dans la tête a mis fin à ses suppliques.

— Voilà ce qui vous attend si vous ne trouvez pas le fric ! a aboyé le trafiquant en agitant son arme.

J'observais la scène, pétrifiée par la peur, quand un coup de pied dans les reins m'a propulsée en avant.

— Bouge-toi, petite pute !

Je me suis relevée et j'ai continué à marcher sans plus me retourner jusqu'à un couloir putride où s'alignaient des cellules aux grilles entrouvertes. C'est ici que nous allions vivre désormais. Les trafiquants m'ont désigné la pièce dans laquelle j'allais cohabiter avec deux autres filles. Ils nous ont forcées à nous déshabiller, puis ils ont tourné les talons en emportant nos vêtements.

Nous sommes restées là pendant des heures, assises nues sur le sol. Chacune de nous savait ce qui allait se passer ensuite. À presque souhaiter les premiers sévices pour mieux les effacer de nos mémoires. Peut-être y survivre.

Je ne sais plus comment s'appelaient ces filles avec qui j'ai partagé l'horreur pendant ces quelques jours. Elles ont tout supporté tant qu'elles ont pu, et puis, un matin, elles se sont rebellées. Les trafiquants les ont égorgées et ont abandonné leurs cadavres sur le sol. J'ai passé le reste de la journée les yeux rivés sur leurs dépouilles, recroquevillée dans un coin, le visage dans mes genoux écorchés. On dit que les dépouilles retournent à la poussière. J'ai compris qu'avant ça, elles ne sont qu'odeurs et bruits. « Au moins, elles sont libres ». Je me suis répété cette phrase jusqu'à ce que mon corps cède enfin et que le sommeil m'emporte.

Et puis j'ai attendu.

Trois autres jours se sont cousus à deux autres nuits, avant que la grille s'ouvre à nouveau. Un homme blanc est entré dans la cellule en se bouchant le nez. Il m'a détaillé des pieds à la tête, puis son regard s'est arrêté sur les corps sans vie des deux filles.

— Bon sang, qu'est-ce que vous avez foutu ? a-t-il braillé au trafiquant derrière lui. Débarrasse-toi des cadavres, et trouve des fringues pour celle-là. On part dans une heure pour Tripoli.

L'homme a acquiescé en maugréant. M'a fait signe de le suivre. Je lui ai emboîté le pas, une main sur mon sexe, l'autre sur mes seins. Quelques gardes armés m'ont sifflé au passage, mais je n'étais plus là pour personne depuis longtemps déjà.

Le trafiquant s'est arrêté devant une cellule vide et m'a désigné un tas de vêtements empilés sur le sol.

— Dépêche-toi, m'a-t-il ordonné. Le camion vous attend.

Je me suis agenouillée sans répondre, et j'ai fouillé dans les loques. Certaines étaient calcinées, d'autres souillées de sang. Et puis je l'ai retrouvée, roulée en boule dans un coin comme une fleur dans la fange. J'ai démêlé l'étoffe multicolore et je l'ai tendue au-dessus de ma tête.

La robe de ma mère.

*

Je me suis réveillée deux jours plus tard sur une plage inconnue, au pied de passeurs armés. Près de moi, quatre silhouettes étendues sur le sable, emmitouflées dans des duvets troués. Je me suis levée et j'ai mis une main en visière pour me protéger les yeux du soleil du matin. Je ne l'avais pas vue quand nous étions arrivées la nuit précédente. Juste perçu un léger grondement.

Mais elle était là. Juste là.

Je me suis approchée du rivage et j'ai plongé un pied dans les vagues. Un frisson de joie m'a chatouillé les épaules quand j'ai vu mes orteils disparaître dans le sable humide.

Un troisième passeur se tenait à quelques mètres à peine. Il fumait une cigarette au bord de l'eau en pissant de l'autre main. Après en avoir terminé, il s'est retourné vers moi.

— T'as jamais vu la mer, toi. Pas vrai ?

Je me suis contenté de hocher la tête, le regard verrouillé sur l'horizon.

— Va réveiller les autres, on n'est pas en avance pour le bateau.

Derrière nous, les filles émergeaient en s'étirant de cette nuit trop courte. Le passeur, lui, m'observait toujours.

Alors j'ai osé.

— Où allons-nous ?

L'homme aurait dû se mettre en colère, mais il m'a répondu d'une voix calme. Son boulot s'arrêtait ici, le reste ne le concernait plus.

— D'abord en Sicile. Ensuite, ce sera le nord de l'Italie pour toi et les autres filles de Madame,

J'ai osé à nouveau en demandant pourquoi. Rictus retour méprisant.

— Elle vous a promis du travail, pas vrai ? On m'a parlé de cabanes de chantier dans le coin de Vintimille.

Je n'ai plus posé de questions, les mots du passeur venaient de me confirmer ce qui nous attendait là-bas. Nous avons ramassé nos duvets et nous avons longé la plage, alignant nos pas sur ceux des trafiquants. Au loin, une silhouette rouillée se profilait, amarrée à un quai. Une foule anonyme s'étirait à l'infini au pied de la coque écrasée de soleil.

Nous ne voyagerions pas seules.

*

Une odeur de gas-oil refoule depuis la salle des machines. Elle n'a jamais été aussi forte qu'en ce matin du troisième jour.

Un hurlement de douleur me fait tendre l'oreille. Il rebondit aux quatre coins du pont, frôle nos échine, et puis se brise d'un coup sec. Un homme s'extirpe de la cale, s'agrippe à la rampe de l'escalier avant de s'écrouler à nos pieds. Ses cheveux sont en feu. Une femme s'empare d'une couverture et se jette sur lui pour lui venir en aide, mais le tissu s'embrase et bientôt les flammes les dévorent tous les deux.

Torches humaines propageant l'incendie.

Je plaque mon foulard contre ma bouche et recule en butant sur un treuil piqué de rouille. Plusieurs dizaines de réfugiés se sont rués sur le flanc du chalutier pour échapper au brasier, mais le poids des corps paniqués fait soudain tanguer l'épave, et les premières victimes basculent par-dessus bord.

Les enfants sombrent les premiers, avalés par l'abîme. Les mères hurlent, tentent de les attraper par les cheveux en plongeant la tête sous l'eau, mais elles sont bientôt englouties à leur tour.

L'une d'elles rampe vers moi, son dos est en feu. Elle me tend son fils de trois ans, me supplie de le prendre. Le petit garçon se jette à mon cou. S'agrippe à moi de toutes ses forces, comme si nous ne faisons plus qu'un, mais les flammes me lèchent déjà les pieds et le bateau se couche par le travers. J'enroule mon poignet autour d'un câble qui pend au-dessus de ma tête. La coque n'en finit plus de s'incliner et nos corps accrochés l'un à l'autre s'élèvent doucement dans l'air. Une douleur intense me déchire le bras. Je ne tiendrai plus très longtemps. Sous nos pieds, j'aperçois des hommes. Ils se maintiennent à flot en battant des bras de toutes leurs forces, mais aucun d'eux n'a jamais appris à nager.

Ils pourraient appeler à l'aide, mais ils savent qu'il est trop tard pour ça. Alors, c'est leurs noms et celui de leurs villages qu'ils hurlent vers cette carcasse à bord de laquelle ils ne remonteront plus.

Hassan – Village de Shabu, Mohamed – Village de Daffo, Muyasar – Village de Gurju, Suleyman – Village de Bopo, Adama – Ville d'Onitsha, Moussa – Ville de Mayahi, Ibrahim – Village de Galmi, Théodore – Ville de Bangui, Joseph – Village de Mbalam, Asante – Village de Shabu, Fassil – Ville de Calabar, Abdurahman – Ville de Calabar, Mustafa – Village de Shabu, Nelson – Ville de Kaduqli, Julius – Ville de Kaduqli, Ali – province de Kelakam, Mahmoud – Village de Bifoun, Idris – Ville de Keren, Sékou – Village de Kauwa, Assane – Ville de Bamako, Georges – Ville de Mourzouq, Abdoulaye – Ville de Bata, Lounès – Commune de Tarkint, Tarek – Ville de Ad-Damazin, Keita – Ville de Foro, Yao...

La litanie de noms se mêle à la colonne de fumée. S'enroule vers le ciel comme des messages précieux confiés au vent du large.

Pour que le vent les emporte.

Pour que le vent les ramène.

À leurs familles, là-bas, au pays.

Ce pays qu'ils ont fui pour vivre mieux. Pour vivre libres.

Pour vivre enfin.

Moi je n'y vois plus rien. La fumée me brûle les yeux, mon poignet est en sang, tailladé par le câble qui nous maintient encore en vie.

Je ne vois pas le zodiac apparaître sous mes pieds.

N'entends pas la voix des sauveteurs qui me supplient de lâcher prise.
Ne sens pas ces mains me saisir par les hanches et me prendre l'enfant.
Je m'abandonne à leur étreinte, transie de froid malgré la fournaise. Un homme
m'allonge sur le plancher du canot. Pose un masque à oxygène sur mon visage.
Et puis l'aube s'éteint.

*

Une douleur diffuse irradie de ma nuque jusqu'à mes chevilles. Force ma conscience
à remonter à la surface, charriant au passage des bribes de souvenirs.

Et mes paupières s'ouvrent enfin.

Je suis allongée dans un lit. Autour de moi, des murs d'acier peints en blanc. Un souffle
de vent frais s'engouffre dans la cabine depuis un hublot ouvert sur l'extérieur. Une
aiguille est plantée dans mon bras, ma peau est couverte de coupures et d'ecchymoses,
mais je suis toujours en vie.

Soudain la porte grince sur ses gonds et deux femmes pénètrent dans la pièce. L'une
d'elles s'approche de moi, un grand sourire aux lèvres. Me parle dans une langue que je
ne comprends pas. L'autre se tient dans son dos et me traduit les mots.

— Vous êtes tirée d'affaire. Vous avez eu beaucoup de chance, me dit-elle.

— Où suis-je ?

— Vous êtes à bord de l'*Ocean viking*, un navire humanitaire. On aurait préféré vous
évacuer tout de suite vers un hôpital à terre, mais les autorités italiennes nous imposent
de nous éloigner de la zone de sauvetage et de vous débarquer dans un port sûr. Vous serez
prise en charge dès notre arrivée à Ravenne. C'est une ville au nord-est de l'Italie, nous y
serons dans quelques jours.

— Un hôpital ?

— Vos pieds sont gravement brûlés et vous avez de sérieuses entailles à l'avant-bras.

— Et l'enfant ?

— Il a inhalé beaucoup de fumée, mais ses jours ne sont plus en danger. Ne vous
inquiétez pas.

Je voudrais lui répondre, mais je pleure et plus aucun son ne peut de sortir de ma
bouche. Mes larmes lestent les mots comme des pierres. Les entraînent vers les abysses,

jusqu'aux entrailles englouties du chalutier poubelle. Des mots comme une question que je ne poserai pas.

Combien ont survécu ?

Les femmes sortent de la cabine, et me voilà seule à nouveau. Je repousse les draps et découvre mes pieds enveloppés dans des bandages épais. Je me traîne en gémissant et passe la tête par le hublot. Un soleil limpide efface l'horizon et poudre la cime des vagues de nuances d'or et d'argent.

Je la sens, je la vois. Elle est là, tout autour.

Hier si furieuse, et si calme aujourd'hui.

Je l'ai tellement rêvée.

Notre mer.

Notre mort.

Mare nostrum.